Les théories de la traduction 3

La traduction non ethnocenntrique, qu’est-ce que c’est?

En fait, il est question de la capacité de créativité et d’expressivité des langues naturelles. Les usagers ont très souvent la peur de la menace de « corruption » de leur langue maternelle. Dans ce cas les traducteurs ont le souci de préserver leur langue face à l’invasion de mots et de termes étrangers afin d’assurer la pureté et la survie de leur langue maternelle. Ainsi Steiner, dans son ouvrage *After Babel,* attire l’attention sur le danger de dégradation de l’anglais planétarisé. La dégradation de la langue est un cliché typique et répandu dans les milieux des spécialistes en langues et littératures. En vérité, ce danger menace toutes les langues, cultures et sociétés modernes.

« Ré-ouvrir les chemins de la tradition; ouvrir un rapport enfin exact (non dominant, non narcissique) aux autres cultures, et notamment à celles de ce qui est maintenant devenu le «Tiers Monde»; mobiliser les ressources de notre langue pour la mettre à la hauteur de ces diverses ouvertures - c’est évidemment lutter contre ce phénomène destructeur, même s’il est d’autres manières de le conjurer. Et tel est, peut-être, l’essentiel de la conscience traductrice moderne : une exigence maximale de « savoir » au service d’une certaine ré-alimentation de la capacité parlante du langage, d’une certaine manière lucide *d’habiter et de défendre* *Babel* à l’heure où la Tour-des-Multiples-Langues (c’est-à-dire celle des Différences) est menacée par l’expansion d’un jargon déracinant qui n’est même pas l’espéranto, ce rêve humaniste naïf qui révèle maintenant son vrai visage de cauchemar. »ibid., p.289

La Traduction en tant qu’objet de savoir

La traduction détient et fournit un savoir sur les langues, littératures, cultures et sur les interactions, les échanges et les rapports entre celles-ci.

« Ce savoir *sut generis,* il s’agirait de le manifester, de l’articuler, de le confronter aux autres modes de savoir et d’expérience qui concernent ces domaines. Et en ce sens, il faut considérer plutôt la traduction comme *sujet* de savoir, comme origine et source de savoir. » ibid., p. 290

La traductologie est en vérité une science interdisciplinaire. Elle se nourrit des apports de la linguistique, de la théorie littéraire, de la philosophie, de la religion et autres disciplines des sciences humaines et sociales.

Les hypothèses fondamentales de la traductologie :

La traduction est un cas particulier de communication entre les langues, les littératures et les cultures, et en tant que telle, elle en constitue le modèle.

Des théories de deux types se sont élaborées à notre époque, la traduction généralisée et la traduction restreinte.

Pour les tenants de la traduction généralisée, comme Novalis, Georges Steiner et Michel Serres, tout « échange » est en fin de comptes une « translation », ou une traduction. Cette vision généralisée de la traduction peut paraître problématique, car une telle extension de l’acception du terme de « traduction » peut « diluer » son sens substantifique. Qu’elle soit de type généralisé ou de type « restreint », toute théorie de la traduction est une étude des échanges et des « translations ».

Leur hypothèse de base c’est l’idée de l’unicité du type de rapport reliant le texte original à sa traduction.

La deuxième hypothèse de base de la traductologie, c’est que la traduction littéraire ou celle d’un texte des différents domaines des sciences sociales n’est pas une simple transmission de sens d’une langue à l’autre.

« ce rôle, au contraire, est tendanciellement *constitutif* de toute littérature, de toute philosophie et de toute science humaine. » ibid., p.293

Et en effet toute œuvre est potentiellement traduisible, dans la mesure où il y a cette possibilité et du même coup, ce devoir de la traduire, de manière à ce qu’elle atteigne son niveau de complétude. Et cela, toute œuvre le mérite. Autrement dit, la traduisibilité, en tant que mérite, possibilité et devoir de traduction est constitutive de chaque œuvre littéraire, philosophique ou autre science sociale.

«(…) Cela n’est pas sans conséquences pour des disciplines comme la poétique, la littérature comparée ou l’étude des langues et littératures étrangères. L’analyse des transtextualités entreprise méthodiquement par la poétique suppose, à côté des recherches portant sur l’hypertextualité, l’intertextualité, la paratextualité et la métatextualité, une réflexion sur cette transtextualité spécifique qu’est la traduction (…) » ibid., p.294

Pour revenir à la traduction non-ethnocentrique, il faut dire qu’elle est de type généralisé, descriptive et normative. Un autre problème de la traductologie, c’est le problème de « la pure compétence traductrice » p.298. Cette compétence ne signifie pas la maîtrise du seul savoir-faire technique. À ce stade il faut se rappeler le statut invisible du traducteur et son travail négligé par les autres disciplines. En outre tous les penseurs de la traduction ont fait l’expérience de la résistance de chaque texte à la traduction. Ces difficultés de traductions sont d’ordre culturel et religieux. D’ailleurs chaque texte recèle dans ses profondeurs un fonds caché et inaccessible au traducteur et indéchiffrable à la traduction. Cette part intraduisible est constitutive de chaque texte et représente sa valeur innée.

Ces résistances à la traduction des textes littéraires et des autres domaines des sciences sociales, leur intraduisibilité foncière constitue un problème majeur pour la traductologie.

« Dans un article consacré à la nécessité de la diffusion de la langue et de la littérature françaises, Bernard Catry évoque la possibilité de stimuler, au niveau officiel, « la traduction en langue étrangère des ouvrages français ». Cela pourrait conduire, estime l’auteur, les lecteurs étrangers à lire ultérieurement ces mêmes œuvres dans leur langue d’origine, et donc à apprendre le français. Et il ajoute en passant :

**Bien entendu, Sartre en anglais n’est plus Sartre '.**» Bernard Catry, « L’édition française face à Babel », *Le débat*, No.22, 1982, p.898.

 Pour conclure nous pouvons dire que Catry considère la traduction comme « un pis-aller » ou comme une trahison. La traduction est aux yeux de Catry suspecte, car elle est un exil et même plus, il la dévalorise comme étant culturellement négative. Pourtant cette attitude est doublée de son contraire dans le milieu des traductologues. Hegel, par exemple est l’adepte de l’idée de la « traduisibilité universelle » des textes littéraires. Cette conception de la traduction se résume en ceci que l’important pour le traducteur est de rendre le sens qui constitue le contenu universel des œuvres qui est par définition traduisible.

« L’une des tâches fondamentales de la traductologie est de combattre cette occultation, qui se manifeste en outre pernicieusement par l’objection préjudicielle faite à la *réflexion sur* *la traduction.* Cette réflexion se heurte à une série d’oppositions : le conflit des traducteurs non théoriciens et théoriciens, des traducteurs et des théoriciens de la traduction. Dans le premier cas, une majorité de traducteurs proclame que la traduction est une activité purement intuitive, qui ne peut pas être vraiment conceptualisée. Dans le second cas, il y a opposition entre des théoriciens sans pratique et des « praticiens » sans théorie. Il en résulte une tenace mise en question de la possibilité d’une traductologie couvrant à la fois un champ théorique et pratique, qui serait élaborée à partir de l’*expérience* de la traduction; plus précisément, à partir de *sa nature même d’expérience.* Théoriciens abstraits et praticiens empiriques coïncident en ceci qu’ils affirment que l’expérience de la traduction n’est pas théorisable, ne doit et ne peut pas l’être. » ibid., p.300

Cependant, nous savons que la traduction est « une activité seconde et réflexive ». En outre, elle requiert un travail systématique. Autrement dit, la traduction procède à l’interprétation du texte d’origine et poursuit sa démarche en élaborant un système de choix de variantes en thème et version.

Précisons pour finir la situation de la traductologie par rapport à l’approche *linguistique* de la traduction. Nous partons de la présupposition que les deux approches sont à la fois distinctes et complémentaires. Dans ses *Problèmes théoriques de* *la traduction,* Georges Mounin pose le problème des intraduisibles : les langues, morphologiquement, syntactiquement, lexicalement, etc., tendent à rendre impossible toute traduction, sauf à un niveau d’approximation où les « pertes » sont plus élevées que les « gains ». Ainsi, dit Mounin, la traduction des quelque cinquante mots désignant diverses variétés de pain dans la région d’Aix-en-Provence poserait-elle des « problèmes insolubles » si « un roman français de quelque valeur avait pour cadre un milieu de boulangerie dans cette région ' ». ibid. p. 301